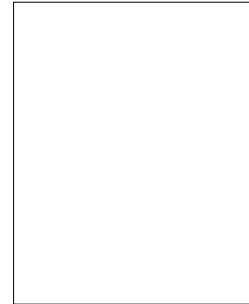


LES MÉANDRES DE LA MÉMOIRE DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE

En France, l'histoire coloniale est marginalisée, quand elle ne fait pas l'objet d'un certain "révisionnisme". Côté africain, la façon dont la littérature aborde cette période a largement changé depuis les années cinquante, montrant comme une volonté de relecture du fait colonial. Des écrivains tels que Mongo Beti, Tchikaya U Tam'si ou encore Ahmadou Kourouma ont relégué au second plan les légendes et figures héroïques, axant leurs œuvres sur les faits historiques plus que sur la mémoire. Cette tendance à un certain réalisme se retrouve aussi dans le "roman d'émigration".



Alors que la question de la mémoire devient, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la problématique centrale de l'identité française, notamment en ce qui concerne la période de Vichy, la mémoire franco-africaine est systématiquement occultée. Or, l'épisode colonial franco-africain est, comme le souligne Tzvetan Todorov dans *L'homme dépaycé*⁽¹⁾, beaucoup plus long que la période vichyssoise. La seule aventure coloniale algérienne, par exemple, va de 1830 à 1962. Certes, la colonisation et la décolonisation font l'objet de travaux spécialisés, mais ces travaux sont refoulés par la conscience collective française, comme nous le montre Benjamin Stora dans *La gangrène et l'oubli*⁽²⁾. Écrit en 1991, à la veille du trentième anniversaire des accords d'Évian, ce livre éclaire les mécanismes de fabrication de l'oubli en France vis-à-vis de la guerre d'Algérie. Il invite les Français, ainsi que les Algériens, à assumer l'histoire de ce qui fut l'un des conflits les plus sanglants de la décolonisation française. Cette mise au point de Benjamin Stora vient à point nommé, au moment où certains essayistes, plutôt que de réaliser ce travail de deuil, profitent des échecs des indépendances africaines pour rouvrir le procès qui a été longtemps intenté par les tiers-mondistes à l'Occident.

À ce titre, le cas de Pascal Bruckner mérite que l'on s'y attarde un peu. Dans un célèbre pamphlet publié en 1983, intitulé *Le sanglot de l'homme blanc*⁽³⁾, celui-ci dénonce la mauvaise conscience des intellectuels tiers-mondistes qui rendent l'Occident responsable de

par
**Boniface
Mongo-Mboussa**,
chercheur
au centre
Texte-histoire,
université de
Cergy-Pontoise,
critique littéraire
à la revue
*Africultures**

1)- Seuil, Paris, 1996, p. 131.

2)- La Découverte, Paris, 1991.

3)- Seuil, Paris, 1983.

* Cet article a été présenté dans le cadre d'un colloque international organisé en mars 1999 par l'université de Caroline du Nord, Chapel Hill (USA), intitulé : "Change and resistance at the end of the millenium in 20th century French studies : globalisation and multiculturalism". Voir aussi Boniface Mongo-Mboussa, "Littérature et intégration", *Sociétés africaines et diaspora*, n° 4, L'Harmattan, Paris, 1997, et "La liberté du discours dans l'œuvre de Tchicaya U Tam'si", *Sépie*, n° 22, Saint-Maur, 1996.

tous les maux des pays du Sud. S'opposant à cette haine de soi des tiers-mondistes, Pascal Bruckner plaide pour un Occident fort et fier de l'être. Précisons que dans une certaine mesure, cette mise au point a été nécessaire : elle a battu en brèche le complexe de culpabilité des intellectuels tiers-mondistes à l'égard des anciens colonisés, qui se confondait souvent avec du paternalisme. Mais, en même temps, elle a ouvert la voie au "révisionnisme" de l'histoire coloniale, au point que l'on assiste actuellement, chez certains historiens, à une volonté de justifier des points sombres de l'histoire de la colonisation, notamment sous la IV^e République.

OUBLI ET RÉVISIONNISME

Ainsi, dans le deuxième tome de son *Histoire de la colonisation française*⁽⁴⁾, Denise Bouche explique le massacre, en 1944, des tirailleurs sénégalais au camp Thiaroye par une indiscipline qui dégénéra, selon elle, en mutinerie – alors qu'il s'agissait de la revendication légitime d'une solde non payée. Dans le même temps, les répressions coloniales de 1949-1950 en Côte d'Ivoire sont considérées par le même auteur comme de simples faits sanglants⁽⁵⁾. Outre ce "révisionnisme", une autre tendance s'affirme. Elle consiste à considérer l'histoire coloniale comme une quantité négligeable dans l'identité française. Dans leur *Histoire de l'Europe*⁽⁶⁾ (préfacée par René Rémond), Jean Carpentier et François Le Brun consacrent seulement quatre pages à l'expansion européenne, attribuée pour l'essentiel à "un trop plein de vitalité"⁽⁷⁾. Dans *L'histoire de la civilisation française* de Georges Duby et Robert Mandrou⁽⁸⁾, l'expansion coloniale au XIX^e siècle n'apparaît qu'au détour d'une phrase. Récemment, sur les sept volumes des *Lieux de mémoires* de Pierre Nora⁽⁹⁾, seul un petit chapitre écrit par Robert Ageron est consacré à la France coloniale.

4)- Fayard, Paris, 1991.

5)- Sur ce point, lire Yves Benot, *Massacres coloniaux, 1944-1950 : la IV^e République et la mise au pas des colonies françaises*, préface de François Maspero, La Découverte, Paris, 1994.

6)- Seuil, Paris, 1990.

7)- Yves Benot, *ibid.*

8)- Pocket, coll. "Agora", Paris, 1998.

9)- Pierre Nora (dir.) *Les lieux de mémoires*, sept vol., Gallimard, Paris, 1984-1993.

MÉMOIRE ET HISTOIRE

"La mémoire est sélective. et c'est pourquoi elle participe de l'enchantement. L'histoire est plus prosaïque et désenchantée. Le chemin qui mène de la mémoire à l'histoire résume le processus de sécularisation propre à la modernité politique. C'est pourquoi notre arme n'est pas la mémoire qui construit, déconstruit, oublie ou enjolive, mais l'histoire seule."

Georges Bensoussan. *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*. Milles et une nuits, Paris, 1998. p. 17.

Précisons que cette volonté de marginaliser la colonisation dans l'histoire française n'est pas partagée par tous : en 1944, Robert Delavignette jugeait l'histoire coloniale essentielle pour l'intelligence de l'universalisme français⁽¹⁰⁾. De son côté, Marc Ferro refuse de dissocier l'histoire coloniale de l'histoire nationale française : *"Il nous est apparu urgent de sortir l'histoire de la colonisation du ghetto dans lequel la tradition l'a enfermée. N'est-il pas symptomatique que dans les grandes œuvres de la réflexion sur la mémoire ou sur le passé de la France, il n'est jamais question des sociétés coloniales : est-ce une omission, un acte manqué, ou un tabou ?"*⁽¹¹⁾

Si au niveau de la France on occulte la mémoire coloniale, chez le colonisé, notamment chez l'écrivain africain, se dessine une volonté de relire le fait colonial. Alors que dans les années cinquante, la colonisation était évoquée de façon manichéenne, les romanciers africains l'abordent maintenant avec beaucoup de lucidité : il n'y a plus les méchants blancs d'un côté et les doux nègres de l'autre. Pour évoquer cette mémoire coloniale, nous avons retenu trois romans : *La ruine presque cocasse d'un polichinelle (Remember Ruben II)*, de Mongo Beti⁽¹²⁾, *Les phalènes*, de Tchicaya U Tam'si⁽¹³⁾, et *Monné, outrages et défis*, d'Ahmadou Kourouma⁽¹⁴⁾.

MONGO BETI, L'OBSESSION DE LA MÉMOIRE

Parmi tous les écrivains africains, Mongo Beti est sans doute celui qui s'est le plus interrogé sur le fait colonial et ses conséquences socio-historiques en Afrique. Si dans ses romans écrits autour des années cinquante (notamment dans *Ville Cruelle* et dans *Le pauvre christ de Bomba*), il décrit la colonisation de façon idéologique, visant surtout à montrer ses méfaits en Afrique, dans *La ruine presque cocasse d'un polichinelle*, publié en 1979, il analyse finement le fait colonial. Pour saisir ce changement de regard chez Mongo Beti, il faut s'arrêter sur son célèbre pamphlet, *Main basse sur le Cameroun*⁽¹⁵⁾, qui a servi de matière première à *La ruine...* Publié pour la première fois en 1972, *Main basse sur le Cameroun* montre comment la décolonisation réalisée par la France en Afrique, et plus précisément au Cameroun, est une sorte de colonisation resucée. Pas parce que l'indépendance a été octroyée à des hommes politiques africains déjà englués dans beaucoup de compromissions avec la France, mais surtout parce que la décolonisation a été, selon Mongo Beti,

10)- Sur ce plan, lire Robert Delavignette et Charles André Julien, *Les constructeurs de la France d'outre-mer*, Corrêa, Paris, 1946.

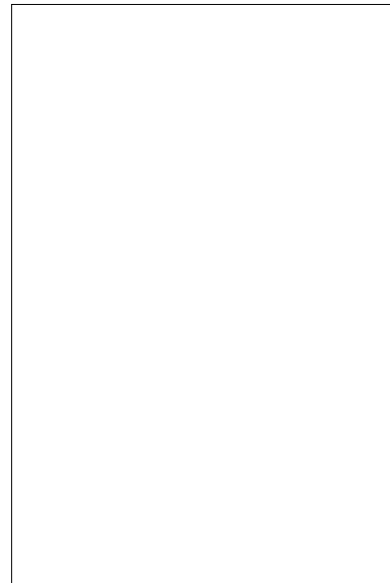
11)- Marc Ferro, *Histoire des colonisations*, Seuil, Paris, 1994, pp. 12-13.

12)- Éditions des Peuples noirs, 1979, Rouen. Il faut signaler ici que contrairement à *Ville Cruelle* (Présence Africaine, Paris, 1954) et au *Pauvre Christ de Bomba* (Robert Laffont, Paris, 1956), qui s'attaquent de manière frontale au fait colonial, ce roman n'est pas axé directement sur la colonisation ; ici elle est simplement suggérée et apparaît en arrière-plan.

13)- Albin Michel, Paris, 1984.

14)- Seuil, Paris, 1990.

15)- Maspéro, Paris, 1972.



un processus de modernisation qui a permis à la France de passer habilement du stade du colonialisme à celui du néocolonialisme.

On connaît la suite. Sitôt publié, *Main basse sur le Cameroun* est interdit par un arrêté du ministère français de l'Intérieur. Ayant amassé une précieuse documentation au moment de la rédaction de son pamphlet, Mongo Beti déjoue la censure en mettant sous la forme romanesque les idées qui y étaient contenues. Ce passage de l'essai au roman s'opère à travers une trilogie : *Remember Ruben* (1974), qui retrace, sur le ton épique, la lutte des nationalistes camerounais pour l'indépendance, avec en toile de fond la figure emblématique de Ruben Um Nyobe, héros de la lutte anticolonialiste tué dans le maquis par les Français ; *Perpétue ou l'habitude du malheur* (1974), qui évoque sous la forme d'une enquête tragique d'Essola les désillusions des indépendances ; enfin, *La ruine presque cocasse d'un polichinelle* ou *Remember Ruben II*, qui retrace les péripéties de trois jeunes fidèles de Um Nyobe pour libérer la ville d'Ekoudoum de la dictature d'un vieux grabataire corrompu, allié de la France.

Contrairement à *Remember Ruben I*, qui est une épopée saluant le nationalisme de Um Nyobe, *Remember Ruben II* est un roman picaresque dans lequel la figure emblématique disparaît et cède sa place à trois jeunes vagabonds. En substituant ces vagabonds à la figure d'Um Nyobe, Mongo Beti met fin aux temps des histoires héroïques dans lesquelles le grand nationaliste camerounais apparaît comme "le Che Guevara de l'Afrique"⁽¹⁶⁾. Car ce qui compte désormais pour lui, c'est moins le destin personnel et tragique de Ruben Um Nyobe en tant que combattant du colonialisme que l'importance de cette période historique : celle de la lutte des nationalistes contre la colonisation française dans la conscience des Camerounais. Toute l'interrogation consiste ici à savoir ce que serait devenu le pays si l'Union des populations du Cameroun (UPC), conduite par Um Nyobe, avait pris le pouvoir à l'Indépendance. En reléguant la figure historique du nationaliste au second plan de son roman, l'auteur nous montre que l'enjeu de *La ruine presque cocasse d'un polichinelle* relève plus de l'histoire que de la mémoire, qui participe généralement de l'enchantement, au sens où l'entend Georges Bensousan⁽¹⁷⁾.

16)- Nous empruntons cette expression à l'article d'André Eckert, "Mémoires anticolonialistes au Cameroun, la recherche vaine de 'héros nationaux'", in Jean-Pierre Chrétien et Jean-Louis Triaud, *Histoire d'Afrique : les enjeux de la mémoire*, Karthala, Paris, 1999.

17)- Georges Bensousan, *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire* (voir encadré p. 69).

MÉMOIRE ET IDENTITÉ

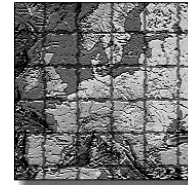
Comme Mongo Beti, Tchicaya U Tam'si s'est lui aussi interrogé sur la colonisation et ses impacts sociaux en Afrique. En effet, au milieu des années quatre-vingt, période où la dénonciation des dictateurs semble être le thème de prédilection de la plupart des écrivains africains, Tchicaya U Tam'si choisit de réécrire "l'histoire du Moyen-

Congo” de la colonisation à nos jours. Cette démarche, qui a priori paraît anachronique, devient pour lui un vrai combat d'avant-garde, dans la mesure où elle vise à se réapproprié une histoire niée et violée par la colonisation. À cet égard, la boutade qu'il prête à l'un des personnages des *Phalènes*, “*hier est dans les pas de demain*”, peut être lue comme l'illustration de ce choix poétique, en ce sens qu'elle définit le présent comme un lieu de germination où hier sème la graine qui fleurira demain. Autrement dit, le présent est vide de sens s'il ne s'ancore pas dans le passé. Vue sous cet angle, l'œuvre romanesque de Tchicaya U Tam'si s'annonce comme un héritage de la mémoire.

Les cancrelats (1980) couvrent la période de l'histoire du Congo qui s'étend de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années trente ; *Les Méduses* (1982), dont l'action se déroule au début de 1944, retracent l'atmosphère régnant à Pointe-Noire (Congo) à l'époque de l'effort de guerre imposé aux indigènes par les colons. Quant aux *Phalènes*, elles évoquent la vie quotidienne à Brazzaville au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, juste au moment où s'ouvre, pour les Congolais comme pour l'ensemble des Africains, une nouvelle ère marquée par la mise en place de l'Union française. On abolit l'indigénat, les colonisés passent du statut de sujets de l'Empire français à celui de citoyens de l'Union française et peuvent désormais suivre le même enseignement que les Européens, participer à la vie politique de l'Union française. C'est dans ce contexte que Prosper, le héros des *Phalènes*, quitte Pointe-Noire et s'installe à Brazzaville pour animer la cellule politique du PPC (Parti progressiste congolais) et veiller à l'application des principes de l'Union française, à savoir liberté, égalité, fraternité. De ce point de vue, l'itinéraire de Prosper peut être considéré comme “*l'usage de la raison en colonie*”, pour reprendre l'expression d'Achille Mbembe.

TCHICAYA LE “CONGAULOIS”

S'inspirant des travaux de Michel Foucault sur le pouvoir, notamment de *Surveiller et punir*, Achille Mbembe définit la relation coloniale comme une relation de contrainte, dont l'objectif est de contrôler et utiliser les hommes. Pour lui, quel que soit l'angle à partir duquel on l'examine, la colonisation est une entreprise qui vise à discipliner les sociétés conquises et à les organiser, le préjugé initial étant qu'elles sont “*informes, irrationnelles et primitives*”⁽¹⁸⁾. Dans ce



*Tchicaya U Tam'si relègue
au second plan l'opposition classique
entre les colonisés et les colonisateurs,
et met en exergue un combat
strictement citoyen où les hommes et
les femmes s'unissent par-delà les “races”
pour la conquête des droits civiques.*



18)- Achille Mbembe, *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)*, Karthala, Paris, 1996, p. 29.

contexte, le colonisé qui fait usage de la raison fait également preuve d'indocilité. Et c'est, dans une certaine mesure, ce que réalise Prosper, le héros des *Phalènes*, en luttant pour le progrès et l'application aux colonies de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Rappelons que dans ce combat mené contre l'administration coloniale, Prosper est secrètement assisté par une Française, Marie Volange. Femme énergique, un peu fantasque, se réclamant de la gauche, Marie Volange veut à sa manière vivre l'Union française dans les faits : *"Si l'union n'est pas de corps, comment peut-elle être d'esprit ?"* Voilà sa devise, qu'elle mettra en pratique en devenant la maîtresse de Prosper, dont elle aura une fille métisse. En procédant de la sorte, c'est-à-dire en faisant de Marie Volange une associée de Prosper dans son combat pour la dignité et la liberté de l'ex-colonisé, Tchicaya U Tam'si relègue au second plan l'opposition classique entre les colonisés et les colonisateurs, telle qu'on l'observe dans les romans de Ferdinand Oyono, et met en exergue un combat strictement citoyen où les hommes et les femmes s'unissent par-delà les "races" pour la conquête des droits civiques.

Conscient du rôle joué par la colonisation, en bien ou en mal, dans l'identité de l'Africain, Tchicaya U Tam'si se définissait lui-même comme un *"Congaulois"*. Invité un jour à prendre la parole à titre de témoin lors d'un symposium consacré à l'identité culturelle européenne à Paris, il plaida pour l'avènement d'une nouvelle humanité faite de la rencontre des cultures : *"Il est évident, dit-il, que je suis le barbare de service, mais je ne me considère pas comme tel. Après tout, je suis un partenaire de l'Europe et c'est à ce titre que j'ai accepté de venir. Le Français m'a colonisé, eh bien je colonise le français. [...] Quand ici, il s'est agi de définir l'Identité ou de chercher l'identité culturelle de l'Europe, je me pose la question : est-ce que tous ces rapports que vous avez eus avec les autres mondes n'ont rien apporté à votre culture, à vos cultures ? Je crois que cette Europe, pour moi, symbolise ou vocalise la nouvelle humanité. Où est-elle ? Une petite, toute petite province où la communication doit s'établir. Or, comment pourrait-elle s'établir, sinon peut-être par la rencontre des identités ?"*⁽¹⁹⁾

19)- Cité par Pierre-Jean Remy dans *La mort d'un poète nous laisse des mots*, in Nino Chiappano (dir.), *Tchicaya notre ami*, Paris, ACCT, Unesco, 1988, p. 23.

20)- Madeleine Borgomano, *Ahmadou Kourouma, le "guerrier" griot*, L'Harmattan, Paris, 1998, p. 235.

LE CAS KOUROUMA : MÉMOIRE ET HUMILIATION

À l'inverse de la plupart des romanciers africains, qui modulent leurs romans en fonction du contexte historique et social de l'Afrique, Ahmadou Kourouma entre dans l'histoire, pour reprendre l'expression de Madeleine Borgomano, "à reculons"⁽²⁰⁾. En 1968,

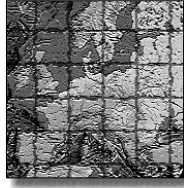
son premier roman, *Les soleils des indépendances*, était consacré aux indépendances africaines ; en 1990, il revient, avec *Monné, outrages et défis*, sur le passé colonial. Il y a chez Kourouma, à travers cette démarche, une réelle volonté de sauver l'histoire coloniale de l'oubli. Évoquant, lors d'un entretien avec Dominique Mataillet, les raisons qui l'ont conduit à écrire *Monné...*, l'écrivain met en avant le devoir de mémoire : *“Les habitants de ce pays [la France] ont vécu quatre ans sous la domination allemande. Ils ne l'ont jamais oublié. Ils n'arrêtaient pas non plus de dénoncer les crimes commis par les régimes de l'Est. La colonisation de l'Afrique ? Ils n'en parlaient pas. Je voulais leur dire : ‘Quoi ! Vous avez eu quatre ans d'occupation et vous en faites un plat. Vous oubliez que nous avons vécu cela des décennies durant, que nous avons connu les travaux forcés et toutes les autres formes de servitudes ?’”*⁽²¹⁾

Nuançons les propos de Kourouma. Contrairement à ce qu'il affirme, *Monné, outrages et défis* ne peut être réduit à la dénonciation des crimes coloniaux. C'est plutôt un roman baroque, au sens où l'entend Joëlle Gardes-Tamine⁽²²⁾. Voici son argument : désobéissant à l'empereur Samory, qui exige de lui qu'il détruise son royaume pour éviter la soumission de son peuple aux troupes françaises, Djigui Keita, roi de Soba, construit une muraille pour repousser celles-ci. Mais elles s'emparent facilement de Soba. Commence alors pour le roi Djigui une longue et meurtrière collaboration avec l'occupant. Pendant ce temps, les griots chantent la gloire du roi déchu, alors que celui-ci s'enferme dans la prière et la pratique des sacrifices pour conjurer le malheur qui s'abat sur son royaume.

Plus qu'un roman dénonçant les crimes coloniaux, *Monné, outrages et défis* soulève plusieurs problématiques, dont celle de la communication au moment de la rencontre des cultures, problématique qui a déjà fait l'objet d'une réflexion intéressante chez Tzvetan Todorov dans *La conquête de l'Amérique* (1982) : il y décrit, entre autres, deux manières radicalement différentes de

21)- Ahmadou Kourouma, entretien avec D. Mataillet, *Sépie*, n° 17, p. 22.

22)- Cf. Joëlle Gardes-Tamine et Marie-Claude Hubert, *Dictionnaire de critique littéraire*, Armand Colin, Paris, 1993, p. 25.



Monné, outrages et défis

est en réalité une anti-épopée :

tout au long du récit, les griots du roi

chantent la gloire d'un anti-héros,

le roi Djigui, et d'un non-événement.

l'humiliation de tout un peuple

par un jeune stratège français.



communiquer au moment de la rencontre entre Cortés et les Aztèques. Selon Todorov, la communication chez ces derniers est soumise aux règles d'un rituel : elle a lieu entre les hommes et le monde, et les représentations religieuses y jouent un rôle important. De la sorte, les Aztèques voient en l'arrivée des Espagnols un mauvais pré-

sage. Chez Cortés, au contraire, la communication a lieu entre l'homme et l'homme, et elle est instrumentalisée. Ici, seul le but à atteindre compte. Car à chaque instant Cortés est prêt à prendre toutes les libertés possibles avec les codes sociaux existants. On retrouve cette opposition dans le roman d'Ahmadou Kourouma, où la manière de

communiquer du roi Djigui contraste avec celle du capitaine Moreau, commandant des troupes françaises à Soba.

SAVOIR PLUTÔT QUE CÉLÉBRER

Ainsi, alors que Djigui s'évertue à sacrifier animaux et vies humaines aux ancêtres et à Allah pour conjurer les mauvais présages annonçant la chute de son royaume, le capitaine Moreau, lui, apparaît comme un véritable disciple de Machiavel. Il organise sa communication en quatre temps : dans un premier temps, il traite le roi Djigui en partenaire de la France, et ce jusqu'à la fin de la conquête du royaume de Soba. Tant que les troupes françaises pourchassent les Africains, le capitaine Moreau se garde d'humilier Djigui. Mais une fois la conquête achevée, le capitaine passe à la deuxième phase de communication et impose ses règles : le roi de Soba ne sera pas détrôné, mais il promettra de rendre visite chaque vendredi au représentant de la France, en l'occurrence Moreau, pour lui renouveler son serment d'allégeance à la métropole. Cette mise au point faite, le Français passe à la troisième étape : celle de la réquisition de la main-d'œuvre pour les travaux forcés. Et lorsque les habitants de Soba se lassent de ces travaux forcés, et que le roi Djigui lui-même commence à montrer quelques signes d'exaspération, il passe à la quatrième phase de sa communication, en promettant un train personnel au roi Djigui, ce qui incite le souverain à collaborer davantage avec l'occupant.

Cette complexité de la relation coloniale entre un roi collaborateur, un peuple accablé par les travaux forcés et un représentant de la France qui se montre fin stratège en matière de communication conduit Ahmadou Kourouma à adopter dans son roman une struc-

ture narrative mêlant trois voix distinctes : celle du narrateur omniscient, qui retrace étape par étape les cent ans de colonisation française au pays de Soba, celle d'un nous collectif subissant le poids de la violence coloniale, et enfin celle du monologue intérieur, qui évoque les nombreuses méditations du roi Djigui sur le sens et les conséquences de sa rencontre avec l'homme blanc. Cette manière très habile de construire le récit permet à l'auteur de tourner en dérision le vieux Djigui avec une subtile ironie.

Car ce roman, qui se donne à lire de prime abord comme une épopée, est en réalité une anti-épopée, dans la mesure où tout au long du récit, les griots du roi chantent la gloire d'un anti-héros, Djigui, et d'un non-événement, l'humiliation de tout un peuple par un jeune stratège français. Il y a là chez Kourouma, et cela le différencie des romanciers africains de la première génération (années cinquante), une volonté de faire le procès de la colonisation, mais sous bénéfice d'inventaire. Qu'il s'agisse de Kourouma, de Tchicaya ou de Mongo Beti, ce besoin de revisiter la mémoire coloniale franco-africaine participe plus d'une volonté de savoir que d'un besoin de célébrer les "luttres héroïques" des Africains contre le colonialisme. Pour ces écrivains, le temps des légendes et des stéréotypes semble définitivement révolu, l'heure est désormais à l'histoire.

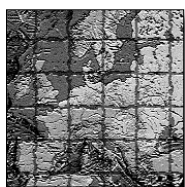
REGARD SUR L'IMMIGRATION : DANIEL BIYAOUA ET ALAIN MABANCKOU

Ce passage de la mémoire à l'histoire ne s'opère pas seulement chez les écrivains évoquant la problématique coloniale, il est également perceptible dans "le roman de l'émigration", notamment chez Alain Mabanckou, auteur de *Bleu-Blanc-Rouge*⁽²³⁾ et chez Daniel Biyaoua, auteur de *L'impasse*⁽²⁴⁾. Ces jeunes romanciers congolais renouvellent le traitement de l'immigration dans la littérature africaine d'expression française, en ce sens qu'ils ne l'évoquent plus de manière manichéenne. Contrairement à Sembène Ousmane (*Le docker noir*, 1956) et Ake Loba (*Kocoumbo, l'étudiant noir*, 1960), qui

23)- Présence africaine, Paris, 1998.

24)- *L'impasse*, Présence africaine, Paris, 1996 ; *Agonies*, Présence africaine, Paris, 1998.

opposaient la France, terre inhumaine, à une Afrique chaleureuse et généreuse, Alain Mabanckou et Daniel Biyaoula renvoient dos-à-dos l'Europe (en l'occurrence la France) et l'Afrique dans le processus de désenchantement subi par leurs héros. Chez les premiers, le retour au pays natal – où les héros recouvrent leur humanité, après avoir subi le désœuvrement en France – constituait le dénouement des romans, tandis que chez les seconds, l'arrivée des héros en France est le point focal de *Bleu-Blanc-Rouge* aussi bien que de *L'impasse*. Il y a là comme une volonté chez ces jeunes romanciers de faire table rase du militantisme des aînés, qui faisaient souvent de l'écrivain le porte-parole d'une communauté, pour s'affirmer d'abord comme des individus responsables de leurs actes.



*Le séjour de Joseph Gakatuka
à Brazzaville lui fait prendre conscience
des tares de sa propre société,
notamment des traditions
au nom desquelles
les aînés maintiennent et justifient
la dépendances des cadets ;
inversement, son retour à Paris l'édifie
sur son statut de nègre émigré.*



Prenons par exemple *L'impasse*, de Daniel Biyaoula. Que nous apprend ce livre ? À l'occasion de son congé annuel, Gakatuka, ouvrier dans une usine pneumatique de la région parisienne, se sépare momentanément de son amie Sabine (une Française) pour retourner à Brazzaville. Ce voyage, qui devait être un moment de retrouvailles entre Joseph et les siens, se transforme à l'arrivée en

un cauchemar. Peu à peu, Joseph Gakatuka découvre qu'il connaissait très mal l'Afrique, et donc sa famille. Dès sa descente d'avion à Brazzaville, il est accueilli par son frère aîné qui, visiblement, supporte mal sa tenue vestimentaire et l'amène immédiatement aux Habits de Paris, un magasin chic, pour l'habiller à l'instar de tout Congolais revenant de France. Car à travers son accoutrement, c'est toute l'image

de sa famille auprès des voisins qui est en jeu. Parallèlement, sa famille lui fait savoir par bribes, au détour de conversations, que le mariage mixte est contre nature, et que par conséquent il devrait se méfier de la femme blanche. Déçu par ce dirigisme familial, ne se reconnaissant pas dans l'image du Parisien qu'on lui renvoie, Joseph Gakatuka devient jour après jour un observateur avisé de son propre milieu et nous donne à lire une société aliénée, au sens où l'entend Fanon, une société qui semble figée depuis la nuit des temps, faisant ainsi de l'individu l'otage du clan et de la famille.

Rentré à Paris, Joseph cherche du réconfort auprès de Sabine. Mais il s'aperçoit très vite qu'il n'est plus cet "homme universel" qu'il essayait d'être avant son voyage, et ses rapports avec son amie subissent inévitablement le poids de toutes les frustrations accu-

mulées au pays. Il prend conscience de son altérité : il se sent interpellé par l'image qu'on donne de l'Afrique dans les médias français et dans ses rapports quotidiens avec l'Autre. Ceci le conduit à développer une sorte de délire paranoïaque. Il échoue dans un hôpital psychiatrique où il est soigné par un psychiatre africaniste, le docteur Malfoi (une version fictive de Tobie Nathan ?) qui lui tient un discours réconfortant sur la grande famille africaine, unie et chaleureuse, prônant ainsi une sorte d'insertion communautaire... Une insertion que Joseph Gakatuka finira par accepter, sans être réellement convaincu par le discours de Malfoi. D'où le titre du roman, *L'impasse*, qui renvoie à une sorte de quête inachevée.

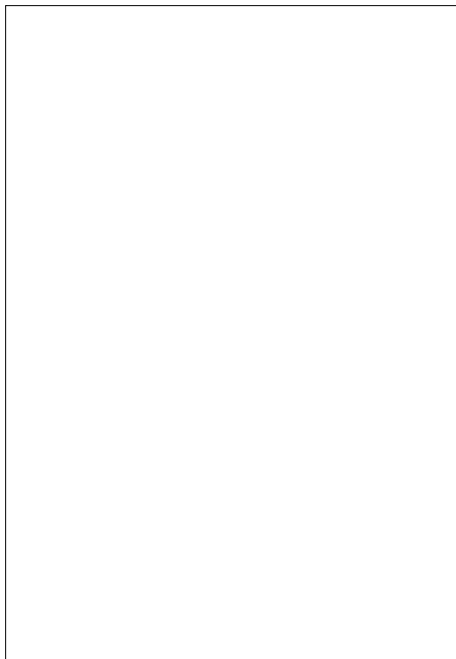
LES ENFANTS DE LA POSTCOLONIE

De son côté, Alain Mabanckou centre son roman sur le phénomène des dandys congolais à Paris, communément appelé le "mouvement des sapeurs". Ce phénomène, analysé par le sociologue Justin-Daniel Gandoulou⁽²⁵⁾, trouve chez Alain Mabanckou son versant fictif dans un ouvrage symboliquement intitulé *Bleu-Blanc-Rouge*. Servi par une écriture sobre, ce roman retrace l'itinéraire de Massala-Massala, un jeune Congolais immigré clandestin à Paris. Séduit par les retours glorieux de son voisin "parisien" à Brazzaville, Charles Moki, Massala-Massala débarque à son tour à Paris. Mais très vite les désillusions succèdent à l'euphorie, tant "la réussite sociale" de son voisin dans la capitale repose sur des affaires louches : vols de chéquiers, etc. Devenu malgré lui complice de Moki, Massala-Massala est arrêté par la police française, puis expulsé à Brazzaville. Présenté tel quel, *Bleu-Blanc-Rouge* est le roman d'un échec : celui d'une jeunesse séduite par les "mirages de Paris", pour reprendre le titre d'un roman d'Ousmane Socé, et qui, à l'arrivée, connaît la désillusion. Mais cette désillusion n'est jamais tragique. Le retour de Massala-Massala dans un charter ne donne pas lieu à la mort du héros, ni à la condamnation de la France, terre inhumaine. Bien au contraire, il semble assumer sa responsabilité dans cette aventure clandestine qui le conduit de Brazzaville à Paris et de Paris à Brazzaville. Expérience qu'il se propose d'ailleurs de reprendre, comme il nous le suggère dans la dernière phrase du roman : "*Sans le savoir, je ne suis plus le même. [...] Mentalement je me prépare. Je ne peux écarter l'éventualité de ce retour en France. Je crois que je repartirai.*"⁽²⁶⁾

Ayant conçu son livre comme un roman d'apprentissage, Alain Mabanckou refuse d'attribuer l'échec de son héros à l'Autre, tout au moins à l'Autre seul, comme nous y avaient habitué les écrivains africains des années cinquante. Il en est de même pour Daniel Biyaoula.

25)- Cf. Justin-Daniel Gandoulou, *Au cœur de la sape, mœurs et aventures des Congolais à Paris*, L'Harmattan, Paris, 1989 ; *Dandies à Bacongo*, L'Harmattan, Paris, 1989.

26)- Alain Mabanckou, op. cit.



Le séjour de son personnage principal, Joseph Gakatuka, à Brazzaville, lui fait prendre conscience des tares de sa propre société, notamment des traditions au nom desquelles les aînés sociaux maintiennent et justifient la dépendances des cadets ; inversement, son retour à Paris l'édifie sur son statut de nègre émigré. Condensé de la relation interculturelle avec ce qu'elle charrie de stéréotypes et de clichés, *L'impasse* est, au même titre que *Bleu-Blanc-Rouge*, un roman post-identitaire, au sens où l'entend Nicolas Martin-Granel⁽²⁷⁾. Sur ce plan, Abdourahman Waberi, l'un des écrivains phare de cette nouvelle génération, résume bien les préoccupations actuelles des jeunes écrivains africains lorsqu'il écrit : "*Les enfants de la postcolonie, sont, à notre connaissance, les premiers à user sans complexe*

du double passeport, à jouer sur deux, trois ou quatre tableaux, à se considérer comme africains et à vouloir en même temps dépasser cette appartenance. [...] Débarrassés des schémas idéologiques de leurs prédécesseurs, dont la ferveur tiers-mondiste n'avait d'égale que la foi sans faille en une littérature d'engagement et d'éducation des masses, comme chez Sembène Ousmane ou chez son vis-à-vis anglophone Ngugi Wa Thiong'o, écœurés par les errements politiques en cours dans leur pays d'origine quand ce n'est pas carrément l'implosion de l'État-nation comme récemment au Congo d'Emmanuel B. Dongala, séduits et tentés peut-être par le succès des écrivains de la World fiction à l'instar de Ben Okri, Salman Rushdie ou de leurs pendants francophones que sont Tahar Ben Jelloun, Amin Maalouf, Patrick Chamoiseau, tous récipiendaires du fameux prix Goncourt, ils se considèrent, peut-être, eux aussi, comme 'ces bâtards internationaux nés dans un endroit et qui décident de vivre dans un autre.'"⁽²⁸⁾ ✪

27)- Cf. Nicolas Martin-Granel, "L'impasse", in *Études littéraires africaines*, n° 8, 1999, p. 55.

28)- Abdourahman Waberi, "Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire", *Notre librairie*, n° 135, septembre-décembre 1998, p. 12.



.....

Ange-Séverin Malanda, "Les chemins d'Europe des romanciers africains"
 Dossier *Les africains noirs en France II - La vie culturelle*
 n° 1132, mai 1990